

hardies, ces peintures saisissantes et vraies, ces habitudes si ouvertement littéraires, cette pureté transparente, cette exquise harmonie de style, cette pittoresque forme de langage, cette élévation de sentiment : voilà ce qui distingue aussi M. Reboul. Sa Bibliothèque, selon A. Dumas, se compose de la Bible et de Corneille ; il n'en est rien, mais Reboul réfléchit quelque peu en lui-même le double caractère de la Bible et de l'auteur du *Cid*. Il nous apparaît, dans son volume, comme un de ces hommes antiques qui portent la tête haut, qui sentent ruisseler en leurs veines un sang généreux, que la vertu transporte, que le crime indigné, et qui ont une âme élégiaque, pleine de compassion pour les misères de l'humanité.

Son apparition sur la scène remonte à l'année 1828 ; les journaux répétèrent, avec d'unanimes éloges, cette petite pièce de *l'Ange et l'Enfant*, touchante élegie dont le canevas se trouve tout entier dans un poète allemand, Grillparzer, mais développée sans grâce et sans bonheur. L'ange y apparaît bien, comme ici, penché sur le bord du berceau du nouveau né, et s'affligeant des misères qui attendent une jeune vie ; toutefois, il garde, il nourrit cette pensée en lui-même, et cela ne devient plus alors une réalité vivante et saisissable, ainsi que dans Reboul. Le dénouement est le même, sans vous frapper par le trait vif et incisif qu'amène l'élegie française. Charles Loyson avait brodé le même sujet, mais en vers très faibles, en vers mêlés, c'est tout dire. Quoiqu'il soit gravé dans la mémoire de bien des gens, nous transcrivons néanmoins le petit drame de M. Reboul, drame qui a pris rang parmi les plus gracieux chefs-d'œuvres de la muse française au XIX^e siècle.

Un ange au radieux visage,
 Penché sur le bord d'un berceau,
 Semblait contempler son image,
 Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
 « Disait-il, oh ! viens avec moi !